

## Nos boursières en carrière

Depuis la création du fonds de la fondation AFDU-Québec, en 1992, plusieurs centaines de milliers de dollars ont été octroyés à des femmes désireuses de faire des études supérieures. Qu'est-il advenu d'elles une fois leur formation complétée ? Curieuses de connaître leur devenir, nous sommes allées à leur recherche. Nous en avons retrouvé quelques-unes. Ensemble, nous avons tenté de refaire le parcours scolaire et professionnel qu'elles ont mené. C'est l'objet de cette chronique. Souhaitons à nos lectrices que celle-ci nourrisse leur intérêt et suscite leur engagement. Espérons aussi qu'elle inspire nos jeunes boursières encore aux études.

### Faire taire l'imposteur en soi



C'est la résolution de début d'année 2024 que s'est donnée Marie-Josée Audet. Cette jeune « ancienne » s'est spontanément portée volontaire pour nous exposer le parcours scolaire et professionnel qui l'a menée de la musique aux communications.

Entrevue menée par France Rémillard

F. R. : Bonne résolution madame Audet. J'ai l'impression que ce fameux syndrome de l'imposteur en vous était encore perceptible au moment de poser votre candidature pour cette entrevue : « *Je veux bien me prêter au jeu si mon parcours peut vous intéresser.* » Bien sûr qu'il nous intéresse. Boursière en 2014, ce qui est relativement récent, nous sommes curieuses de vous découvrir. D'autant, que nos récentes lauréates seront elles aussi heureuses d'entrevoir à quoi mènent des études en communications dix ans après l'obtention d'une maîtrise. Alors, commençons par le début. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Où en êtes-vous ?

M-J. A. : Saguenéenne je suis. Arrivée à Québec pour étudier en musique à l'Université Laval, c'est là que j'ai rencontré le père de mes enfants. Je suis mère de trois enfants de 11, 14 et 16 ans et je vis maintenant à Gatineau.

À l'université, pour subvenir à mes besoins, je me suis inscrite à titre de réserviste dans l'armée. En 1997, j'ai intégré les Forces armées canadiennes au sein desquelles j'allais demeurer 17 ans. Embauchée à titre de musicienne d'abord, j'ai petit à petit accepté des tâches de relationniste. Rapidement, j'ai réalisé que non seulement j'aimais les communications, mais qu'aussi j'avais du talent dans cette discipline. J'ai maintenant 45 ans et suis désormais conseillère en communication au ministère des Transports du Québec pour la région de l'Outaouais.

F. R. : Pourriez-vous nous expliquer comment s'est fait le passage de la musique aux communications ?

M-J. A. : Cet engouement une fois constaté, en 2009, j'ai entrepris un diplôme d'études supérieures (DESS), mais à raison d'un seul cours par session étant donné que j'avais trois enfants en bas âge. Puis en 2013, je me suis lancée définitivement. J'ai été admise à la maîtrise à plein temps en communication publique : un périlleux retour aux études puisque j'avais alors 27 ans et trois enfants et que, mise à part la bourse de l'AFDU Québec, peu de financement correspondait à mon profil. J'ai donc posé ma candidature au concours de l'AFDU Québec et elle a été retenue.



Première rangée, troisième à partir de la gauche, se trouve Marie-Josée Audet, lauréate de la bourse *Charlotte-Lapointe*, lors de la de la cérémonie de remise de bourse en 2014, photo André Fortier.

F. R. : Je reconnais bien là la prédilection de notre comité des bourses pour ces femmes qui désirent faire un retour aux études.

M-J. A. : Oui, la bourse *Charlotte-Lapointe* a constitué un réel coup de pouce. Ensuite est survenue la mutation de mon conjoint qui a entraîné notre déménagement à Gatineau. À cette époque, il m'a fallu choisir entre maîtrise, enfants et armée. J'ai choisi de quitter les Forces. En quittant mon poste, j'ai rangé mon saxophone et ne l'ai ressorti que pendant la pandémie. Je dois avouer que la musique me manque. Pour pallier cette carence, j'en écoute beaucoup et j'assiste à plusieurs concerts. Heureusement, j'ai

transmis ce goût à ma fille aînée, qui étudie en concentration musique.

F. R. : Qu'est-ce qui vous a poussée à entreprendre des études supérieures ?

M-J. A. : Ce choix a d'abord émergé de préoccupations sociales et politiques qui cherchaient à s'exprimer. Est ensuite venue cette reconnaissance qu'offre une bourse. Finalement, le professeur [Jean Charron](#) qui a dirigé ma thèse s'est avéré l'ultime étincelle. Cet homme a été mon guide et mon mentor. Il s'imposera en permanence comme une référence tout au long de ma carrière. Il a mis en œuvre la guérison de mon syndrome de l'imposteur.

F. R. : Vous aviez choisi la maîtrise avec mémoire. Quel a été le sujet de recherche ?



M-J. A. : J'ai mené une étude de cas autour de la grève étudiante qui avait alors cours en 2012. \_On se rappelle certainement ces fameux *carrés rouges*. \_Je l'ai fait en empruntant l'angle des porte-paroles et des attachés de presse étudiants. Ces personnes, pour la plupart sans formation préalable en apparence, devaient faire face éloquentement à des politiciens aguerris qui eux étaient soutenus par des équipes de relationnistes professionnels. Pour documenter ma recherche, j'ai mené une dizaine d'entrevues visant à comprendre les stratégies mises en place par les équipes-conseils étudiantes. J'ai cherché à décrire le processus d'apprentissage rapide des règles de communications, celui de l'élaboration gagnante de leur position et de leur argumentaire.

La maîtrise terminée, mon directeur ainsi que les professeurs qui me connaissaient bien m'ont convaincue de poursuivre au doctorat. Ce que j'ai fait : je suis passée à travers toute la scolarité. Toutefois, arrivée à l'entrée, j'ai échoué à l'examen synthèse. Avec trois enfants en bas âge, un conjoint souvent absent, un seul revenu et l'anxiété qui n'a

certes pas aidé, le contexte était peu propice. L'échec au concours fut pour moi très difficile à accepter et, encore à ce jour, il demeure pour moi pénible à aborder. Je me console en continuant de croire qu'un jour je réaliserai ce rêve.

J'ai donc regagné le marché du travail et obtenu un poste de débutante dans une agence de relations publiques et gouvernementales à Ottawa, emploi qui a représenté une autre étape pénible puisque j'étais devenue subalterne alors que j'avais l'habitude de diriger des équipes. J'ai œuvré trois ans au sein de cette agence et je dois admettre que ce fut une trajectoire très formatrice. Les apprentissages me sont encore très utiles aujourd'hui.

Après une expérience d'attachée de presse qui a duré le temps d'une campagne électorale, j'ai été recrutée par une nouvelle agence-boutique québécoise qui cherchait à croître. On m'a entre autres confié le dossier des aînés, avec pour client la [Coalition pour la dignité des aînés](#). Cette association s'occupe des droits de ces personnes dans tous les domaines les concernant.

F. R. : Dans ce contexte, pourriez-vous, au bénéfice de nos lectrices, nous décrire un peu en quoi consistait alors votre travail à titre de spécialiste en relations publiques ?

M-J. A. : Il s'agissait de circonscrire les revendications du client, de réunir les acteurs de la société civile et les chercheurs, les instances communautaires et gouvernementales et d'organiser des États généraux devant mener à une déclaration commune. À la suite de l'événement, il fallait appliquer une surveillance des programmes mis en place, arranger des rencontres politiques, faire les sorties publiques qui s'imposent en plus de coacher les porte-paroles appelés à répondre aux médias.

Expérience palpitante, bien que difficilement conciliable avec les obligations d'une jeune famille. C'est l'une des raisons pour lesquelles joindre le ministère des Transports québécois à titre de conseillère en communication est arrivé à point nommé.



F. R. : Vous voulez nous parler un peu de conciliation travail-famille ? À l'époque, vos parents habitant le Saguenay et vos beaux-parents la Beauce, vous ne pouviez certes pas compter sur eux.

M-J. A. : La distance n'aidait pas, mais je dois admettre qu'ils ont malgré tout toujours été présents pour accorder un peu de répit. C'est toutefois le réseau d'amis parents d'enfants du même âge qui a été le plus souvent sollicité. Il s'est avéré d'un grand secours. L'échange de services tels que corvées de repas, soupers et autres activités des petits. Ce partage a réellement constitué un mode opératoire efficace. Après la séparation survenue à l'époque du doctorat, mon conjoint s'est installé à proximité de la résidence familiale pour rester à disposition et pour temporiser le changement de vie pour les enfants. Nous n'avons jamais regretté ce choix qui s'est avéré très bénéfique et nous conservons toujours d'excellentes relations. Je ne suis donc jamais véritablement devenue mère monoparentale.

F. R. : Vous parlez avec beaucoup d'éloquence de votre profession. Qu'est-ce qui vous passionne le plus dans ce travail ?

M-J. A. : D'abord, c'est de régler des problèmes de communication, ouvrir des canaux d'échange à l'aide de stratégies de persuasion et de diplomatie. Je me plais à réfléchir aux meilleures façons de passer les bons messages aux bonnes personnes, en toute conscience éthique et tout en visant la compréhension commune des enjeux entre les partis. Une communication réussie rend possibles la négociation et éventuellement, la résolution de conflits de toutes sortes, ou à tout le moins offre les conditions pour ce faire.

F. R. : Nos lectrices aiment bien connaître les obstacles et les coups demain rencontrés en cours de route, pendant les études et la carrière professionnelles.

M-J. A. : Pendant les études le statut de réserviste parce qu'il s'accompagnait d'un salaire a été profitable. La bourse AFDU-Québec, la seule alors compatible avec mon profil, a constitué un incitatif non négligeable. Toutefois, la carrière dans les Forces n'a pas toujours été facile. L'organisme est progressiste et en constante mutation, tentant d'éliminer les entraves à la participation des femmes, mais les relations interpersonnelles fondées sur le respect de l'autorité et de la hiérarchie amènent leur lot de défis. D'autre part, étant issue du milieu entrepreneurial d'autodidactes et de travailleurs, personne n'avait entrepris d'études supérieures dans ma famille avant moi. À cet égard, j'étais une pionnière. Je me suis souvent demandé si j'avais le potentiel de réussir sur ce plan. Heureusement, j'ai eu l'immense privilège de jouir de la disponibilité et de l'écoute de mon directeur de maîtrise, Jean Charron. Ce professeur a agi comme un révélateur me démontrant que je pouvais entamer maîtrise, et doctorat.

Arriver sur le marché du travail à l'aube de la quarantaine, après un long passage aux études et avec un bagage de compétences et de connaissances qui datait a aussi été un accomplissement périlleux. J'ai travaillé dans des milieux hautement compétitifs, très exigeants et parfois même toxiques. Cela m'a fait réaliser à quel point j'apprécie la structure organisationnelle et le travail d'équipe. Pour taire mes doutes et répondre à mes questionnements, j'ai toujours pu compter sur un réseau professionnel en qui j'avais pleinement confiance. Entretenir et conserver de bonnes relations est fondamental pour

survivre dans le milieu.

F. R. : Je vous entends et ne peux m'empêcher de penser que l'AFDU Québec aurait bien besoin d'une relationniste. Nous avons un poste ouvert au Conseil d'administration, cela vous intéresserait ? ;)

M-J. A. : Certes oui! Or, depuis 2017, je m'implique auprès de la [Société canadienne des relations publiques](#) qui assure la promotion des pratiques d'excellence dans notre profession, la progression de carrière pour tous les niveaux, le mentorat, le réseautage de même que l'analyse de questions éthiques et déontologiques. Elle organise des conférences annuelles qui servent à faire le point sur l'état des lieux dans un monde où le changement et la vitesse sont la norme. Je viens tout juste de terminer le processus très exigeant d'[agrément en relations publiques](#) qui s'échelonne sur une année complète débutant par le dépôt du résumé d'un de mes projets et culmine par un examen de quatre heures où l'on mesure les compétences, autant à l'écrit qu'à l'oral, dans un contexte qui simule la réalité du quotidien d'un professionnel en communications publiques. Tout ça dans le but d'être reconnue par les pairs, de démontrer la maîtrise du métier, les compétences et l'intégrité. Le processus est très enrichissant et permet d'avoir un regard plus juste sur une foule de sujets.

Bref, je ne bénéficie pas de suffisamment de temps pour occuper un poste d'administratrice, mais je demeure toujours disposée à répondre à vos questions.

F. R. : Merci j'en prends note. Maintenant la question finale. Quelle recommandation pouvez-vous adresser à celles qui voudraient suivre vos traces ?

M-J. A. : S'il en est une et seulement une, ce serait de *taire l'imposteur en vous*. Toujours prêt à refaire surface, il est très ravageur, avançant ses arguments d'âge, de sexe, d'origine économique et de contexte familial. Il n'a pas son pareil pour détruire vos élans, annihiler vos motivations et contester vos choix. Le processus de mise au silence est long, je ne l'ai moi-même pas encore complètement achevé, mais je n'abandonne pas et j'en ai même fait ma résolution d'année 2024. C'est à mon sens la plus pertinente recommandation à formuler à l'intention de toutes ces femmes qui ont des rêves à poursuivre, qui envisagent un retour aux études ou un changement complet de carrière.



